

*Guy Bechtel*

---

MENSONGES  
D'ENFANCE

---



8<sup>o</sup> L<sup>27</sup><sub>n</sub>  
95180

ROBERT LAFFONT

Guy Bechtel, journaliste et historien, est un chasseur d'inattendu. Il a émis des doutes sur l'existence du général de Gaulle (*Le Général n'existe pas*). Avec Jean-Claude Carrière, étudiant l'intelligence, il a publié le fameux *Dictionnaire de la Bêtise*, puis analysant l'homme en général, *Le Livre des Bizarres*. Il accuse aujourd'hui toutes les autobiographies d'imposture.

*"J'ai toujours détesté les Mémoires, écrit-il, surtout ceux qui parlent de l'enfance, plus frelatés encore que les autres. Ces récits de confitures chaudes, d'émois douillets, d'été radieux m'ont toujours paru faux. Jean-Jacques Rousseau sculpte sa statue d'adolescent génial. Louise Michel, sage et pieuse, s'écrit de jeunes années révolutionnaires.*

*"J'ai d'abord cru ces mensonges volontaires. Après une expérience sur moi, je sais que ces auteurs n'y sont pour rien.*

*"Personne n'a de passé, tout le monde s'en construit un. Voici celui que, avec une totale sincérité, je me suis totalement construit.*

*"En espérant que cela changera enfin les lois du genre."*

MENSONGES D'ENFANCE

CL-27  
95180



MENSONGES D'ENFANCE

MENSONGES  
D'ENFANCE

Les Mémoires d'un jeune journaliste (Laffont, 1950)  
 L'Empire Océan, roman (Laffont, 1957)  
 En route ou pas, conseils à un jeune journaliste (Laffont, 1960)  
 L'après-midi d'un jeune journaliste (Laffont, 1963)  
 Le siècle de Tégédon, roman (Laffont, 1963)  
 Le Général n'existe pas (L'Esprit nouveau, 1964)  
 Paroles (CAL, 1970)  
 Sorcières et Possessions : l'affaire Gaudichy (CAL, 1972)  
 Les Grands livres mystérieux (CAL, 1974)  
 1907, la grande révolte du Mali (Laffont, 1976)

EN COLLABORATION AVEC J.-C. CARRIÈRE

Le Dictionnaire de la Bible (Laffont, 1965 et 1984)  
 La liste des Bibles (Laffont, 1951)

TRAVAUX ÉDITEURS

8° L n 27  
 95180

## DU MÊME AUTEUR

*Les Melons*, roman (Laffont, 1956)

*L'Unique Objet*, roman (Laffont, 1957)

*En sortir ou pas*, conseils à un jeune journaliste  
(Laffont, 1960)

*Laval, vingt ans après* (Laffont, 1963)

*Le siècle de Tégédor*, roman (Laffont, 1963)

*Le Général n'existe pas* (L'Esprit nouveau, 1964)

*Paracelse* (CAL, 1970)

*Sorcellerie et Possession* : l'affaire Gaufridy (CAL, 1972)

*Les Grands Livres mystérieux* (CAL, 1974)

*1907, la grande révolte du Midi* (Laffont, 1976)

## EN COLLABORATION AVEC J.-C. CARRIÈRE

*Le Dictionnaire de la Bêtise* (Laffont, 1965 et 1984)

*Le Livre des Bizarres* (Laffont, 1981)

3337 / 8891-20-55-M  
GUY BECHTEL /

92

B-14

# MENSONGES D'ENFANCE



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT  
PARIS

DI-22-09-1986-25555

GUY BECHTEL

# MENSONGES D'ENFANCE

Le Diable à quatre (Laffont, 1957)

Enfant de Paris, souvenirs d'un jeune journaliste (Laffont, 1961)

Le Diable à quatre (Laffont, 1963)

Le Diable à quatre (Laffont, 1963)

Le Diable à quatre par L'Esprit nouveau (Laffont, 1964)

Le Diable à quatre (Laffont, 1964)

Le Diable à quatre - l'affaire Gaudry (CAL, 1972)

Le Diable à quatre (CAL, 1974)

1967, le grand procès de M&S (Laffont, 1976)



EN COLLABORATION AVEC J.-C. CARRIÈRE

Le Diable à quatre de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 1965 et 1966

Le Diable à quatre de la Bibliothèque de la Ville de Paris, 1967

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1986  
ISBN 2-221-05176-9

# I

## Propos

La bonne opinion que les autres ont de nous est un scandale. C'est pourquoi j'ai décidé ce livre. Mais avant de parler de moi, je me suis fait cette réflexion : cette zoologie risque d'être bien ennuyeuse.

Il y a ordinairement dans les mémoires trois sortes de passages à fusiller tout lecteur :

Ceux où le narrateur parle de sa famille ; la morale constitue une petite curiosité par ses variations ; mais j'ai réduit ces chapitres aux notions strictement indispensables à la compréhension du texte, de toute façon loin du réel, me refusant le plaisir de l'encyclopédiste.

Ceux où le narrateur, perché sur un collicette, fumant un biscuit, trébuchant devant un jouet retrouvé au grenier, brisant un volant de valentines collées par un passe de satin bien rose, se fait subitement oiseau du ciel ; s'élevant jusqu'aux idées, puis chassant des sabots d'occasion, respirent la coupe aux choirs de son enfance, rappellent les sentiers de l'école busserolienne, monte comme l'aigle au point où toutes les odeurs se confondent dans la nuit des souve-

65557-242-9

Propos



La bonne opinion que les autres ont de nous est un scandale. C'est pourquoi j'ai décidé ce livre. Mais avant de parler de moi, je me suis fait cette réflexion : cette zoologie risque d'être bien ennuyeuse.

Il y a ordinairement dans les mémoires trois sortes de passages à fusiller tout lecteur.

Ceux où le narrateur parle de sa famille : la mienne constituait une petite curiosité par ses mœurs, mais j'ai réduit ces chapitres aux notations strictement indispensables à la mésintelligence du texte, de toute façon loin du réel, me refusant le plaisir de l'entomologiste.

Ceux où le narrateur, palpant un colifichet, humant un biscuit, tremblant devant un jouet retrouvé au grenier, froissant un volant de valenciennes coulissé par un passe de satin bleu roi, se fait subitement oiseau du ciel, s'élevant jusqu'aux Idées ; ou, chaussant des sabots d'occasion, respirant la soupe aux choux de son enfance, rappelant les senteurs de l'école buissonnière, monte comme l'aigle au point où toutes les odeurs se confondent dans la nuit des souve-

nirs volatils. J'ai renoncé à cette ornithologie passionnelle.

Enfin sont souvent insupportables les passages où le mémorialiste parle de soi. Mais là, malgré des efforts sincères, je n'ai rien pu contre les serpents que je porte et que j'imagine. Je m'en excuse, on n'écrit point de souvenirs sans un peu d'ophiologie.

Dans ces sentiments, j'ai simplement voulu vérifier si je pouvais m'alphabétiser.

Reste l'autre problème, qui va tout de suite se poser. Professionnels ou amateurs, de Rousseau à Chateaubriand, du capitaine Coignet à Louise Michel, tous ceux qui ont écrit leur vie me laissent une impression de malaise à la lecture. Un doute sur la vérité, la sincérité. Sur la possibilité. C'est toujours *trop net*.

Luis Buñuel, plus lucide que d'autres, a écrit : « Indispensable et toute-puissante, la mémoire est aussi menacée. Elle n'est pas seulement menacée par l'oubli, son vieil ennemi, mais par les faux souvenirs qui jour après jour l'envahissent [...]

« La mémoire est perpétuellement envahie par l'imagination et la rêverie, et comme il existe une tentation de croire à l'imaginaire, nous finissons par faire de notre mensonge une vérité. Ce qui d'ailleurs ne présente qu'une importance relative, puisqu'ils sont aussi vécus, aussi personnels l'un que l'autre<sup>1</sup>. »

Tentons pourtant l'aventure de la paléontologie intérieure. Faisons donc d'abord benoîtement semblant d'écrire des Souvenirs d'enfance.

---

1. Luis Buñuel, *Mon dernier soupir* (Robert Laffont).

## II

### *Récit*

Vers 1934. Mon souvenir, à Strasbourg où je suis né, dans notre appartement du boulevard de la Marne, il est composé de couleurs, de formes, sans aucun mouvement. Une photographie prise de haut.

Je monte mon grand cheval à bascule. Mes parents siègent sur le canapé, à droite. Je ne vois pas leur visage, seulement ce qui est dans le champ du cavalier : un tapis rouge, l'encolure du cheval, mes cuisses, les pantoufles de mon père.

Ma mère a avancé son pied nu. L'a posé sur l'un des deux arcs de bois qui forment la bascule de ma monture. Brusquement, elle arrête ainsi mon balancement. Dans sa cavalcade stoppée, la jambe du cheval se casse. Ou, plutôt, elle est déjà cassée. C'est tout.

Mais je ne tombe pas, ma mère ne retire pas son pied. J'ignore de qui se passe avant, après. Ai-je du chagrin ? Me console-t-on ? L'aventure n'a ni passé ni avenir.

Je vois seulement la scène figée, le cheval penché en avant, le pied nu de ma mère, le bois rompu.

ainsi relatée. J'ai renoncé à cette onirologie personnelle.

Telle sont souvent insupportables les passages où le mémorialiste parle de soi. Mais là, malgré des erreurs évidentes, je n'ai rien pu contre les images que je porte et que j'imagine. Je m'en souviens, ou d'un point de souvenirs sans un peu d'apocryphe.

Dans vos souvenirs, j'ai simplement voulu vérifier si j'étais en mesure de m'alphabétiser.

Voilà l'œuvre posthume<sup>11</sup> qui va tout de suite se proposer. Préféré par les amateurs de Rousseau à la *Confession* de son fils, Mme Coignet à Louise de La Vallière, deux ceux qui ont écrit leur vie me laissent une impression de malaise à la lecture. Un malaise de la forme, mais en vérité. Sur la possibilité d'un tel exercice, j'écris :

« Mais, écrivain plus lucide que d'autres, a écrit : « Indispensable et vaste puissance, la mémoire est aussi menacée. Elle n'est pas seulement menacée par l'oubli, son vieux ennemi, mais par les faux souvenirs qui jour après jour l'envahissent [...] »

« La mémoire est perpétuellement envahie par l'imagination et la rêverie et comme il existe une tentation de croire à l'imaginaire, nous finissons par croire de notre message une vérité. Ce qui d'ailleurs ne présente qu'une importance relative, puisqu'il s'agit aussi vécu, aussi personnel que l'autre. »

« L'écriture devient l'écriture de la paléontologie personnelle. Faisons donc d'abord benoîtement attention à notre enfance, à nos souvenirs d'enfance.

<sup>11</sup> *Confession*, Paris, Grasset, 1968 (coll. « L'Éclat »).

1

Vers 1934. Mon premier souvenir, à Strasbourg où je suis né, dans notre appartement du boulevard de la Marne. Il est composé de couleurs, de formes, sans aucun mouvement. Une photographie prise de haut.

Je monte mon grand cheval à bascule. Mes parents siègent sur le canapé, à droite. Je ne vois pas leur visage, seulement ce qui est dans le champ du cavalier : un tapis rouge, l'encolure du cheval, mes cuisses, les pantoufles de mon père.

Ma mère a avancé son pied nu, l'a posé sur l'un des deux arcs de bois qui forment la bascule de ma monture. Brusquement, elle arrête ainsi mon balancement. Dans sa cavalcade stoppée, la jambe du cheval se casse. Ou, plutôt, elle est déjà cassée. C'est tout.

Mais je ne tombe pas, ma mère ne retire pas son pied. J'ignore ce qui se passe avant, après. Ai-je du chagrin ? Me console-t-on ? L'aventure n'a ni passé ni avenir.

Je vois seulement la scène figée, le cheval penché en avant, le pied nu de ma mère, le bois rompu.

Attention à ceci : le pied de ma mère est anormal, un peu croche et fortement veinulé. Je sais pourquoi. Elle s'est cassé la cheville qui, mal soignée, n'a jamais retrouvé sa finesse.

Cet accident date de dix ans plus tard, vers 1944. Or je vois ce pied tors, posé sur mon cheval d'enfant.

Dès la première image, une imposture.

Vers 1934. Mon premier souvenir à 8 ans-  
pour où je suis né dans notre appartement du  
boulevard de la Marne. Il est composé de cou-  
leurs de formes, sans aucun mouvement. Une  
photographie prise de haut.  
Je montre mon grand cheval à bascule. Mes  
parents siègent sur le canapé à droite. Je ne vois  
pas leur visage, seulement ce qui est dans le  
champ du cavalier : un tapis rouge, l'encolure  
du cheval, mes cuisses, les pantalons de mon  
père.  
- Ma mère a avancé son pied au, l'a posé sur l'un  
des deux axes de bois qui forment la bascule de  
ma monture. Brusquement, elle s'écroule ainsi mon  
balancement. Dans sa cavalcade stoppée, la  
jambe du cheval se casse. Ou plutôt, elle est déjà  
cassée. C'est tout.  
Mais je ne tombe pas, ma mère ne retire pas  
son pied. L'ignore ce qui se passe avant, après.  
Ai-je du chagrin ? Me console-t-on ? L'aventure  
n'a ni passé ni avenir.  
- Je vois seulement la scène figée, le cheval penché  
en avant, le pied au de ma mère, le bois rompu.

Beaucoup plus tard, chez ma grand-mère Marie-Louise. Elle est malade, au moins souffrante. Mon père et moi entourons son lit. Je ne vois pas ma mère. *Donc je ne suis pas là* : elle ne me quitte jamais.

Marie-Louise est une grande femme, avec une forte autorité sur ses trois fils, dont mon père. Veuve, elle vit seule, épargnant les revenus de ses fermes. Elle est fière, un peu arrogante. Elle lit beaucoup, reçoit le mardi.

Sa maison donne sur la Mayenne, où j'aimerais pêcher. Chose défendue, bonne pour les voyous lavallois.

Elle demande un œuf à la coque. Son déjeuner s'arrêtera là.

Déjà mon père, à cinquante ans peut-être, court, s'affaire. Il torchonne de la vaisselle. Je ne comprends pas qu'il obéisse, lui si ordinairement plein de dignité, d'austérité : un gentleman en souillon. Il met un tablier et je le regarde dans la cuisine, les pieds sur des patins. De la porte, je vois les ustensiles, aussi beaux que dans un grand magasin, les casseroles flambant comme

des lunes rousses, les fourneaux et cuisinières sans noir de fumée. Même les brûleurs ont l'air astiqués.

Ma grand-mère regarde l'œuf devant elle, sur le plateau. Elle ne déplie pas sa serviette. Son regard rôde autour du coquetier, soupçonneux. Grâce aux coussins, elle se tient toute droite dans son lit, presque aussi gigantesque que debout. Je me demande si on l'a plâtrée. Non, c'est naturel.

– Quatre minutes trente, n'est-ce pas ?

– Oui, dit mon père.

– Dans quoi l'as-tu fait bouillir ?

– Euh !... dans une casserole, sur le gaz.

– Tu as rincé la casserole ?

– Non.

– Alors, je n'en veux pas.

Elle est morte à quatre-vingt-douze ans, d'un cancer de l'intestin.

incarnant le sel de la terre. Un peu plus d'anticatholicisme, contre les idolâtres papistes qui aiment l'apparat. Peu de charité, ou alors mesurée et secrète.

Curiensement, Dieu est un peu absent. On lui prête l'ordre du monde. En tout cas, on ne parle guère de lui, sauf pour les mariages et les enterrements. Et encore. On l'invite à venir constater qu'on s'est bien tenu jusqu'au bout. On est saisi de toute façon. Les œuvres ne servent à rien.

### 3

Je hais tout cela. Tout de suite et à cœur saigné. Enfant, le monde est mon ennemi, et cela ne changera jamais. Je comprends déjà qu'il n'y a place que pour les dieux. Ils sont tous dieux, et cela ne paraît pas les gêner. Il n'y a pas de place pour les enfants.

Je suis un enfant. Je veux pêcher, c'est défendu. J'aime mon cheval, on me le casse. Je déteste ma grand-mère, parce qu'elle s'habille de noir, sauf le garrot blanc déjà serré autour de son cou. Elle sent la mort et je voudrais la vie. Ils sentent tous la mort. Et ses trois fils tremblent. J'aimerais aimer mon père, homme droit par excellence, mais il a peur. Ce sont des dieux atterrés. Je ne vivrai pas comme eux. Du moins, j'ai essayé.

Ce sont tous des protestants. Pour eux l'histoire de France, c'est Henri IV, qui s'est sacrifié ; Bernard de Falaise qu'on a brûlé comme hérétique sur la place de Grève ; la guerre des Cévennes, les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes. Ils font peu de place à l'art. Ils aiment les choses nues, qui disent leur nom.

Père ingénieur, né dans le canton de Zurich, grand-père docteur ès sciences né à Genève, dont le propre père, architecte, a dessiné les jardins. Un ancêtre officier à Waterloo (du côté de la victoire, comme dans les bonnes familles internationales).

Pour ma mère, la lignée sourd des Cévennes et des environs du Puy : les Duret. Une famille d'artisans fondeurs de père en fils. De la graine de camisards. Autrement dit, on me répète sans arrêt que les droits sont des choses à laisser aux pauvres, qui n'ont que cela. Nous, nous avons des devoirs. Ceux d'une certaine tenue, d'une continuité. Pas trop d'antisémitisme, plutôt même une sympathie nuancée pour ces pauvres bougres de juifs, minoritaires comme nous, donc

Une surprise m'attendait au retour. Tandis que je faisais des apprentissages au Danemark, mes parents avaient déménagé. Sur l'ordre d'une simple lettre, je ne rentrai pas à Douai, mais directement à Strasbourg, quitté en 1939 seulement pour cause de guerre. Sans rien m'en dire, mon père, qui négociait sans doute son retour depuis des mois, avait retrouvé son poste aux Grandes Malteries d'Alsace et profité de mon absence pour transbahuter les meubles et le siège de la famille.

Comblant un vœu ancien et sûrement lancinant, il avait ainsi pu pénétrer dans mon grenier douaisien. Comme un cambrioleur, le pied de biche à la main. Otant les armoires, faisant sauter les verrous, dénudant les murs et les planchers, il avait découvert mes caches les plus secrètes. Cartouches, grenades, obus, mitrailleuse, casques, baïonnettes, fusées et surtout des kilos de notes de laboratoire, tout était parti à la Scarpe. Il n'arriva rien de mes trésors à Strasbourg, qu'un vieux fusil-souvenir. Mais aimais-je encore les armes ?

Retrouvant la ville de ma naissance et de ma prime enfance, j'ai déjà noté ma déception. Un grand air de froid, un coup de pied donné à un bâtard. Je me ruai chez mon vieil ami Robert Schmutz, derrière la place Broglie, quitté à huit ans et qui en avait tantôt quinze. Il me reconnut à peine dans une conversation courte et embarrassée, que nous préférâmes ne pas répéter. Pour lui la vie avait continué, je ne lui avais pas manqué. La rencontre de deux étrangers, dont l'un seulement avait une histoire commune.

Quant à mes nouveaux condisciples au lycée Kléber, ils parlaient avec un curieux accent, que j'avais dû posséder moi aussi autrefois, mais que je ne reconnaissais plus. D'ailleurs, ils ne discutaient qu'entre eux, tenant ce Français de l'intérieur à l'écart.

J'avais justement à raconter quelque chose d'énorme et aucun auditeur. Adieu Fromont, Cordonnier, compagnons de rêves inouïs. Je me souviens mal de ces premiers jours dans ma patrie retrouvée, parce qu'ils ne furent occupés que d'un monologue silencieux.

Nous habitons rue Brahms. Tout de suite se posa le problème de ma secrète maladie.

Je ne savais trop qu'en penser. Vu le lieu des troubles, il devait s'agir d'une maladie vénérienne. Là encore, j'avais vécu avant de connaître. Montaigne dit : « On nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent écoliers ont pris la vérole avant que d'être arrivés à leur leçon d'Aristote, *De la Tempérance* ».

Par peur, crétinerie d'autruche, je m'isolais de plus en plus et n'osais en parler ni à mes parents ni à mes médecins. Mon caractère, qui avait failli devenir heureux, s'assombrissait de nouveau. C'était bien un mal honteux.

Il consistait en démangeaisons violentes, qui avaient commencé aux doigts sans que j'y prisse trop garde, avaient gagné les poignets et les aisselles, s'égarèrent maintenant avec cruauté dans l'aîne. Là, les douleurs atteignaient l'atroce, surtout la nuit, au chaud. Je ne dormais presque plus, mais parvins à taire six mois mon secret, jusqu'à janvier 1947, mes seize ans.

La visite médicale scolaire mit fin à mes angoisses.

— Mais vous avez la gale ! s'écria le vieux docteur.

Le mot fit peur, il me rassura bien vite avec quelques explications.

La gale n'est pas la peste, ne présente même aucun caractère de gravité. Elle est causée par un minuscule parasite, l'acare, un petit pou qui creuse des galeries sous la peau, dans les replis, cause une vive irritation et gagne de proche en proche la région la plus protégée. Au bout d'un mois, ce n'est pas grand-chose, des rougeurs ; au bout de six, j'avais le sexe à nu. Vraiment en sang.

J'avais tout essayé et je soignais le mal avec des lotions d'alcool à 90°, ce qui, à l'endroit en cause, constituait une torture indicible, mais faisait un peu reculer la bête. Je prenais aussi des bains glacés en pleine nuit, qui soula-geaient.

En trois jours de soins appropriés, je fus guéri. Je vois encore mon père, toujours ironique – un galeux dans la famille –, peinturlurer mon corps nu avec un pinceau et une solution soufrée. Mais il demeura un mal intérieur, profond.

Où avais-je attrapé cela ? J'avais d'abord maudit la pauvre Ragna qui, propre comme un sou nordique, n'y était sûrement pour rien. Je l'innocente maintenant complètement. Plus probable-ment, j'avais ramassé l'acare dévastateur dans ces trains de l'après-guerre, qui avaient trans-porté tant de débris humains. Ou n'importe com-ment, dans une poignée de main avec un quel-conque galeux. *Là comme ailleurs, on n'en saura jamais rien.*

Mais, pendant six mois, j'avais désespéré, haï l'amour, seule cause possible à mes yeux myopes. Il s'en était suivi une blessure terrible, chrétien-

ne, un monde de Jérôme Bosch intérieur, dont je ne me suis jamais guéri. Une brûlante liaison entre le plaisir et la punition. Je ne refis pas l'amour avant trois ans.

Donc pas de liaison, pas de flirt comme on disait d'un mot policé de l'époque, même pas de ces amitiés indécises qui caractérisent souvent cet âge. Rien que ma maladie et, aux tripes, la peur. Je passai mon année de seconde à Strasbourg sans amour. Se présentèrent pourtant deux occasions.

Aline Kesselring, avec laquelle je fis ma confirmation à Saint-Paul, était fine et désirable. Par le temple et les Jeunesses musicales de France, nous nous connaissions, nous nous parlions. Un soir d'hiver, tard dans la nuit, après avoir écouté la *Passion selon saint Matthieu* à l'église Saint-Guillaume, je la raccompagnai dans les rues vides, évitant toute question à double sens, refusant toute réponse qui m'eût déclaré. Pour sûr, elle se demandait la raison de ma timidité, de ma poursuite assurée mais stérile. Près de la place Brandt, sur le pont qui couvre l'Ill, elle s'arrêta, me regarda dans les yeux et me dit :

— Ce soir, j'ai envie de faire la folle.

On n'est pas plus direct. Je fis l'imbécile, le sourd, le drôlet, celui qui ne comprend rien. Je

m'enfuis au plus vite, serrant dans mes poches mes mains galeuses. Cette occasion chauve me torture encore. Désormais, j'évitai Aline, adorée et hors d'atteinte.

On ne peut cependant vivre sans rêve ni passion. Je décidai d'aimer une autre femme, celle-là vraiment impossible à conquérir, la plus lointaine possible, voire inconnue, pour que le chemin à parcourir fût si long que je n'en visse jamais le terme. Mon choix se porta volontairement sur une enfant, quatorze ans peut-être, qui prenait sagement chaque jour, le cartable sous le bras, le même tramway n° 2 que moi. Ses cheveux m'éblouissaient.

Je la rôtais des yeux et elle finit inévitablement par s'en apercevoir. Mais son très jeune âge, les convenances du temps, sa propre timidité et mon inaction complète rendaient l'approche improbable. Je ne lui ai jamais parlé et n'ai même pas essayé. Je n'ai jamais rien su d'elle, sauf son prénom que je finis par déchiffrer sur sa carte d'abonnement quand elle la présentait au contrôleur. Le prénom idéal pour l'objectif en vue : Angèle.

Par prudence, je portais toujours des gants pour cacher mes mains rougies. Sans doute se rendait-elle comme moi dans quelque lycée. Mais lequel ? Notre complicité, qui me parut peu à peu partagée, ne siégea jamais que dans nos yeux. Puis la belle disparut mystérieusement un jour de janvier 47, juste vers le temps de ma guérison.

Aline, Angèle, si peu réelles, un peu plus détruites par chaque remémoration, pourquoi faut-il que vous demeuriez si fortement dans mon

cœur ? Votre visage pastel est là, délavé mais clair, tout près, tout loin, gommé comme une peinture qui a pris l'eau. Ce pelé, ce galeux, vous demande pardon. Il ne pouvait rien de plus que se repaître de la distance.

Pour me rattraper, le soir à la maison, je noircissais au moins dix pages rageuses sur de gros cahiers d'écolier. Délires, espoirs, comptabilité de regards. J'aimerais les relire. Évidemment, je les ai brûlés. D'ailleurs, comme tous les autres témoignages, ils mentiraient.

Au lycée Kléber, ma carrière de cancre se poursuivait. Comment aurais-je pu avoir l'esprit à la physique, à la géographie, quand je ne pouvais penser qu'à ce qui formait le cadre haïssable de ma vie, à savoir mon corps, ma maladie, chaque jour envahissante, obnubilante ? J'étais nul en tout. Même en allemand, où j'aurais pu briller (vaguement scintiller ?) ailleurs ; ici, avec des Alsaciens qui venaient de passer quatre ans à se germaniser pendant l'annexion, ma petite avance ne valait plus.

Je détestais spécialement le prof de maths, un ancien déporté bègue, un malheureux à qui l'on racontait (était-ce vrai ?) que les nazis avaient brisé le palais. Son élocution difficile lui attirait la cruauté des élèves, mais il répondait aux chahuts par plus de violence encore. Il avait inventé une contre-attaque effrayante. Il se promenait dans la classe avec un morceau de coke, charbon à petits trous, qui lui servait à arracher, d'un geste brusque, les poils follets dans la nuque des plus énervés. Plus banalement, il frappait à gauche et à droite.

J'enrageais de ma médiocrité. Maintenant, en seconde, des élèves brillants, l'air inspiré, déclamaient du Baudelaire et du Verlaine pour le plaisir et l'épate de leurs voisins. Moi, je lisais et relisais le *Dictionnaire médical* Larousse, article Syphilis, à la recherche d'un diagnostic. En matière de poètes, j'en étais de toute façon resté à ceux qu'on lisait dans ma famille, Agrippa d'Aubigné, Baïf, du Bellay, tous du XVI<sup>e</sup>, le seul siècle qui m'ait jamais passionné, par quelque tradition religieuse ou, au moins, culturelle. Mais ce n'était pas la mode.

Il y eut pourtant un dérivatif à mon chagrin : Rabelais. Mon premier abordage datait de Douai, où je n'avais pu en lire que quelques pages en cachette. Une paire de claques m'accueillit dans cette antichambre.

Il est vrai que j'étais prévenu. Je ne devais pas toucher aux livres qui occupaient un certain rayon dans la bibliothèque de mon père. Or Ernest avait la nasarde facile et raide. Je me souviendrai longtemps de la punition que mérita ma désobéissance, comment mon père me ferma d'abord ce chemin. J'avais bien treize ou quatorze ans.

Je lui en aurais tenu rigueur si ce n'était lui encore – le même homme, toujours aussi austère – qui, à Strasbourg, dans mon désespoir, vint un soir dans ma chambre avec le plus large des sourires. Ma dépression n'avait pas manqué de le surprendre et cette fois il tenait *Gargantua* à la main. Je crus rêver quand il me le tendit, les yeux gais. C'était là, disait-il, un des remèdes à mon mal. Il avait raison.

Oui, ce livre adressé aux « buveurs très illus-

tres et vous, vérolés très précieux » tombait à point. Je lui demandai beaucoup ; il me donna plus encore.

J'ai souvent réfléchi depuis le jour où mon père me refusa le livre. Je comprends maintenant qu'il ne me le retira pas des mains parce que – puritain ou étroit – il y aurait vu une manifestation démoniaque. Au reste, le lirait-on comme un ouvrage pornographique, il me semble qu'on n'y trouverait qu'une faible excitation. Non, il avait confiance dans l'élégance de Rabelais ; de la mienne, il était moins sûr.

On entre de plain-pied dans ces histoires de géants, mais non à tout âge. C'est vrai aussi des contes de fées : on ne les aime que très jeune ou déjà mûr. L'adolescent, souvent dépourvu de merveilleux, n'aime pas les miracles. J'étais trop fou encore pour sucer la *substantifique moelle*, je risquais simplement de passer à côté des vraies beautés du maître, de me gâcher pour toujours le chef-d'œuvre le plus original de notre littérature, en m'attachant à quelques points mineurs, à coup sûr les moins dignes d'intérêt.

Mon père me fit un beau cadeau ce jour-là, en préparant mes joies futures. Mais la gifle était là, qui faisait mal, et je ne voyais pas plus loin. J'étais furieux.

J'ai souvent réfléchi aussi depuis le jour où, entrant dans ma chambre, il m'apporta le livre, tout heureux, comme la panacée. Et je sais aujourd'hui combien cela me fut profitable. Des années ont passé, et pour moi voilà le seul remède qui n'ait pas changé de mode. Rabelais reste mon médecin, le vrai : je veux dire mon ami. Mille fois, sans mentir, je l'ai repris en

main. Il est bien possible, pourtant, que je n'aie pas relu *tout* Rabelais depuis dix ans ; mais je ne vois pas de semaine où je ne lui ai demandé quelque réconfort. Une page, deux pages, un chapitre. « Bien qu'il ait raté son coup – son merveilleux français n'a pas pris –, c'est le plus grand », me dit une fois Céline. J'ose dire que de tous mes amis, ce fut le plus fidèle, ce qui est bien, et le plus secourable, ce qui est mieux.

D'où vient cette force opérative d'un livre où certains ont vu un sinistre amas d'ordure, voire le « charme de la canaille » ? Tout simplement du contraire : ouvrage moins populaire qu'on ne le croit, c'est un comprimé de joie doublé d'un manuel de distinction. Voyez l'abbaye de Thélème.

Ce sublime concours m'était bien nécessaire car, à la maison aussi, la situation allait de mal en pis. L'état nerveux de ma mère tournait à la démence.

Ma demi-sœur Toinon, maintenant diplômée de pharmacie, avait réapparu à Strasbourg où elle travaillait dans un laboratoire. Chaque dimanche, elle nous visitait courtoisement. Vint le moment où ma mère se rua sur elle, sans cause, et la chassa brutalement à coups de parapluie. Toinon n'est jamais revenue. Ces deux femmes ne se sont pas revues.

Mon père, d'ordinaire si maître de son langage, lâcha le seul gros mot que je l'aie jamais entendu prononcer. Au dîner d'un soir, nous mangions, paisibles. D'un coup, Mika attrapa le grand couteau à gigot et se rua sur Ernest. Sans motif spécial. Celui-ci fit un écart et désarma tranquillement ma mère. Il réfléchit puis dit :

– Merde !

Le mot m'aheurta plus que l'incident, à répétition sous diverses formes.

Un autre soir, mon père, poursuivi d'injures,

se réfugia dans ma chambre, légèrement séparée de l'appartement, au bout d'un long couloir.

— Travaille, me dit-il.

Comme si je pouvais me concentrer dans cet asile. Mais ce n'était qu'un début. Après avoir retourné la maison, vidé les armoires, ma mère s'installa au bout d'un couloir, calée sur une chaise, et commença à tirer dans ma porte. Elle avait fini par dénicher le pistolet de mon père. Dans l'huis, elle fit feu de six balles. Ernest et moi, nous nous écartions pour ne pas nous trouver sur la trajectoire. Il me semble que je tremblais un peu.

— Je t'ai dit de travailler, dit mon père.

Un quart d'heure plus tard, ma mère repartie je ne sais où pour apprendre à recharger, je fus pris de colique et demandai à quitter un instant notre fortin pour la salle de bains attenante. Mon père ricana. Je l'ai haï pour ce rire. Là encore, sa réaction me fit plus mal que la folie de ma mère.

Je connus encore une plus grande peur. Je dormais, rêvant que je gambadais nu et heureux sous une cascade fraîche. L'onde finit par me réveiller. Ma mère était agenouillée près de mon lit. Elle finissait de me verser un bidon de cinq litres d'essence sur le corps. Un bidon bleu. J'eus juste le temps de déboudiner. Je la ceinturai et la reconduisis à la porte, puis je m'enfermai.

Quand je revins près du lit, je vis que Mika avait pensé à tout. Elle avait apporté, et abandonné là dans sa déroute, une grosse boîte d'allumettes de ménage.

A la fin de l'année, mon père admit que la cohabitation entre nous trois n'était plus possible. Il me mit en pension au collègue Cévenol, le

lycée protestant de Haute-Loire. De toute façon, je ne pouvais plus rester à Kléber. Le prof de maths avait exagéré. Un jour que ce gnome me rouait de coups, j'avais déplié mon mètre quatre-vingt-cinq et lui avais mis mon poing dans la gueule. Le proviseur convoqua mon père. Il n'y aurait pas d'histoire, mais il fallait me mettre ailleurs.

Je partis donc. A l'occasion, je suis repassé par Strasbourg, pour des visites brèves de quelques heures. Mon père souffrait beaucoup. Mais plus jamais je n'ai vécu avec mes parents.

A quoi bon continuer ? Que raconterais-je encore qui ajoute quelque chose à ce que j'essaye vainement depuis tant de mots d'exprimer ?

A dix-sept ans, j'ai passé mon bac au collègue Cévenol, dont on me mit pourtant à la porte. J'ai gardé la lettre de renvoi. Motif : lit Arthur Miller et Boris Vian. Ce sont, paraît-il, des auteurs maintenant reconnus, enseignés dans les écoles. Passages, variations. Je fis encore quatre années de pension, loin de ceux qu'on disait les miens, à Bar-le-Duc, à Laval, en khâgne à Paris. Premières respirations.

J'ai fait des études, étant un jour devenu subitement bon élève, et gagné des diplômes. Par méprise, je suis devenu directeur de quelque chose. J'ai connu ou entr'aperçu les meilleurs et les pires, un bouquet de sages, une crapaudaille d'imbéciles et de coquins : Claudel et Giono, le maréchal Juin et Konrad Lorenz, Daniel Rops et Cocteau, Pierre Benoit et Montherlant. J'ai rencontré des amis, Jean-Claude, André. Et aussi Imogen. Je me suis marié. N'oublions pas Pierre, si important, puisqu'il m'a appris à

pêcher la truite. J'ai été heureux et malheureux.  
J'ai vieilli.

Je piaffe, je cours, je détale. Tout cela serait un  
autre livre. C'est que celui-ci est fini.

### III

## *Observations*

Il est tentant de se moquer de l'ontogéographie, de se moquer, avant de me poser des questions, pour accorder une matière comme l'histoire part d'abord à la recherche de documents. Maintenant, je devrais pouvoir vous m'interroger.

1) La vie est-elle faite de morceaux, ce qui est le conditionnel d'un récit ? Prenons l'exemple de mon point final. À première vue, ce départ de chez mes parents annoncerait une nouvelle vie pour moi. À ruer, que tout fit en chemin de continuer. Une expression toute faite vient à la plume ; j'étais à un carrefour. Mais rien ne prouvait que j'allais tourner. Et tout le mot *carrefour* n'a aucun sens précis dans l'existence. Il y en a autant que d'heures, de secondes. En y repensant, tout indiquait même plutôt que j'allais continuer à mon pas, mais une grecque va à son pas en faisant un angle ; un cercle, ça poursuit tout l'arc.

Puis-je au moins dire que j'étais à la fin de l'enfance, de l'adolescence ? Ces mots sont vides. Il me semble que j'ai été adolescent très jeune, que j'aie été enfant très vieux.

de la détermination de la latitude et longitude  
de la station.

Le premier de ces objets est de la plus haute importance  
pour la détermination de la latitude et longitude de la station.

### III

## Observations

Il est temps de dire que je me moque de l'autobiographie. J'ai composé ce livre, avant de me poser des questions, pour accumuler une matière comme l'historien part d'abord à la recherche de documents. Maintenant, je devrais pouvoir, je veux m'interroger.

1) La vie est-elle faite de morceaux, ce qui est la condition d'un récit ? Prenons l'exemple de mon point final. A première vue, ce départ de chez mes parents commençait une nouvelle vie pour moi. A moins que tout fût en chemin de continuer. Une expression toute faite vient à la plume : j'étais à un carrefour. Mais rien ne prouvait que j'allais tourner. En fait, le mot *carrefour* n'a aucun sens précis dans l'existence. Il y en a autant que d'heures, de secondes. En y repensant, tout indiquait même plutôt que j'allais continuer à mon pas. Mais une grecque va à son pas en faisant un angle ; un cercle, en poursuivant l'arc.

Puis-je au moins dire que j'étais à la fin de l'enfance, de l'adolescence ? Ces mots sont vides. Il me semble que j'ai été adolescent très jeune, que j'ai été enfant très vieux.